

courait au-devant du voyageur et le suivait par derrière; on disait :

— C'est le traître à Dieu !

— Pourquoi le disait-on ? Il y a un ancien conte qui prétend que le Juif errant meurt tantôt à Lamballe, en Bretagne, tantôt dans la ville d'Ofen, au pays de Hongrie. Et la maison habitée par les Savray-Pain-Sec (car on les nommait ainsi) s'appelait la maison du Juif errant.

— Les gens qui, du vieux rempart, avaient vu arriver le voyageur, se demandaient où était la petite fille.

— La première porte resta close. Le voyageur était très-pâle. A la seconde porte, on lui dit : "Passez votre chemin." La troisième s'ouvrit pour donner issue à un gros chien hargneux qui lui mordit les jambes.

— Le voyageur courbait la tête devant chaque refus. A tout instant il devenait plus blême; ses jarrets tremblaient sous le poids de son corps. Et pourtant il suivait sa route, heurtant aux portes et demandant asile pour la nuit.

— "Traître à Dieu ! traître à Dieu."

— C'était partout la même réponse.

— Bientôt sa haute taille se courba en deux; les rides de sa face se creusèrent; le souffle râla dans sa poitrine. Il prit l'apparence d'un homme qui va mourir.

— A l'avant-dernière maison, proche de l'église, il heurta encore. Une servante ouvrit la fenêtre et lui jeta sur la tête le panier aux ordures.

— Il chancela et vint tomber au seuil de la dernière maison, — qui était celle des Savray-Pain-Sec. Son bâton s'échappa de ses mains et heurta la porte.

— Louise vint ouvrir elle-même, son mari faisait la vie de garnison : Fanchon Honoré était au salut et Joli-Cœur à la caserne.

— Louise releva le voyageur en le prenant par la main, malgré ceux qui criaient : "Traître à Dieu ! traître à Dieu !" Elle l'aïda à franchir la pierre du seuil et le coucha dans son lit...

— Mais savez-vous, dit à cet endroit le commandant de gendarmerie, que je ne désapprouve pas cela ?

— Savoir ! savoir ! fit la sous-intendante. Elle avait son idée !

On voulut avoir l'avis de sir Arthur, qui répondit avec franchise :

— *Ce est remaquablement stupide !*

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le procureur général, que voilà le traître à Dieu chez les Pain-Sec. Voyons la suite, c'est intéressant.

XXVIII

Le secret d'une nuit.

Louise dansait pour la troisième

fois, mais c'était avec son mari, et si vous saviez comme elle semblait heureuse !

En dansant elle murmurait :

— Notre Paul va nous gronder au retour...

Ils faisaient un couple charmant. Le salon de la préfecture souriait à les regarder. Sir Arthur regardait encore mieux que les autres.

Mme Lancelot, des domaines, poursuivit :

— Toute la nuit, la maison des Savray Pain-Sec fut éclairée. Le mari reutra; Joli-Cœur aussi, et aussi Fanchon Honoré. Chacun se doutait bien qu'un décès allait avoir lieu; posant la barre de la porte fut mise. On n'envoya chercher ni médecin ni prêtre.

— M. Lancelot et moi nous habitons la maison voisine...

— Ah ! interrompit le commandant de la gendarmerie, alors la servante qui avait jeté les ordures était de chez vous !

Les domaines rongirent un peu en répliquant :

— Ne me parlez pas des domestiques !... Toute la nuit ce fut un va-et-vient. Nous entendions comme des gémissements et comme des prières. Puis, vers l'aube, ce fut un chant mâle et joyeux, auquel une voix d'enfant se mêlait.

— Au lever du soleil, le voyageur sortit droit et ferme sur ses jambes robustes.

— Il était seul. Il descendit la montagne en se dirigeant vers l'orient. Nous le perdîmes de vue dans la vallée. Quand nous l'aperçûmes de nouveau, gravissant la montée, il tenait par la main une petite fille dont le corps, gracieux et diaphane, était percé par les rayons du soleil levant.

— Ce jour-là-même, une lettre arriva chez le notaire de Lamballe. Une tante de la comtesse Louise était morte à Landerneau. Il y avait un gros héritage.

— A l'état-major, une autre lettre vint qui nommait le lieutenant Roland de Savray capitaine.

— Troisième lettre à la préfecture de Saint-Brieuc. Le roi Louis XVIII se souvenait de sa filleule Louise et envoyait le titre de comte à son mari.

— M. Lancelot et moi nous congédiâmes notre servante, car ce qui arrivait à ces Savray aurait pu nous venir. Mais maintenant, il faudrait attendre cent ans...

— Et encore, dit M. Lancelot, ce sera le tour de la ville d'Ofen, en Hongrie.

— Le mieux, conclut le commandant Lamadon, c'est d'avoir bon cœur tous les jours.

XXIX

Au feu !

Il était minuit. Tours en Touraine avance de deux heures sur Paris. Minuit est le beau moment des bals de la préfecture. Le punch fumait... Le procureur général se familiarisait avec M. Lamadon; la sous-intendante avait trouvé un valseur !

Sir Arthur regardait la comtesse Louise. En conscience, le vicomte Paul avait peut-être raison de détester les Anglais. Le regard de sir Arthur faisait froid, honte et peur.

En vérité, le monde avait un peu raison de mordre ces Savray; leur bonheur passait la permission; ils avaient le paradis sur terre.

La comtesse Louise, au bras de son bien-aimé mari, avait quitté la salle de danse pour prendre l'air sur la terrasse. Là, parmi les senteurs embaumées qui montaient du parterre, ils causaient d'avenir : c'est-à-dire de Paul, le cher enfant qui était leur cœur. Ils avaient l'un pour l'autre un attachement profond, mais Paul était comme le foyer de cette belle tendresse.

Ils furent interrompus au milieu de leur intime causerie par le coassement d'un corbeau.

C'était sir Arthur qui disait en français :

— *Voilà ! voilà ! Je prie vos ! Voilà cette bioutifoule spectacle ! Je croyé que c'éte un bordel aurora ! indeed !*

De fait le ciel avait des teintes ardentes fort extraordinaires; mais ce foyer de pourpre ne brûlait pas vers le nord.

La terrasse fut pleine de curieux en un clin d'œil.

— C'est un incendie ! s'écria le commandant de gendarmerie au premier regard.

— Et un terrible incendie ! ajouta le préfet.

— Dans quelle direction ?...

La comtesse Louise avait déjà le cœur serré. Elle sentait le bras de son mari frémir sous le sien.

— Dans la direction de l'ouest, dit le président.

— Vers Luynes....

— On peut se tromper, ajouta la sous-intendante, mais on jurerait que c'est la maison de campagne du colonel de Savray.

Louise étouffa un cri de terreur.

— Paul ! prononça-t-elle. Mon fils !...

A l'instant où Roland, son déjà d'inquiétude, se précipitait au dehors, un soldat couvert de poussière et ruisselant de sueur traversa les salons. C'était le hussard Joli-Cœur.

— Mon colonel, dit-il, la caserne